

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

167-168 | 2003

Passages à l'âge d'homme

---

## Dynamiques générationnelles et expansion des Oromo en Éthiopie au XVI<sup>e</sup> siècle

Éloi Ficquet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21527>

DOI : 10.4000/lhomme.21527

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 235-251

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Éloi Ficquet, « Dynamiques générationnelles et expansion des Oromo en Éthiopie au XVI<sup>e</sup> siècle », *L'Homme* [En ligne], 167-168 | 2003, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21527> ; DOI : 10.4000/lhomme.21527

---

# Dynamiques générationnelles et expansion des Oromo en Éthiopie au XVI<sup>e</sup> siècle

Éloi Ficquet

**A**U MILIEU du XVI<sup>e</sup> siècle, les Oromo firent une violente irruption dans l'histoire de l'Éthiopie. En quelques années ils envahirent presque tous les territoires méridionaux qui étaient tributaires soit du royaume chrétien, à l'ouest, soit des sultanats musulmans, à l'est, allant jusqu'à empiéter largement sur leurs provinces centrales. Cette invasion brutale et rapide est généralement conçue comme une retombée de la guerre sainte dirigée par l'émir Ahmad bin Ibrahim alias Grañ (« le Gaucher »), entre 1527 et 1543, contre l'hégémonie chrétienne. Les Oromo se sont en effet engouffrés sur les territoires ravagés par ce conflit. Les stéréotypes employés dans les histoires générales de l'Éthiopie ajoutent que cette conquête était entraînée par la force débridée et aventureuse de hordes barbares.

Nous chercherons ici à éclairer les dispositifs de coordination stratégique et politique par lesquels s'est déployée l'expansion des Oromo. Les routes empruntées par ces guerriers, leurs bifurcations et leurs fixations ont procédé selon deux modes de segmentation, l'un générationnel d'ordre temporel, et l'autre lignager d'ordre spatial.

## Conquête et segmentations

Le premier texte à avoir traité de manière approfondie des Oromo est une *Histoire des Galla*<sup>1</sup> rédigée en 1593 en langue guèze par un ecclésiastique de haut rang du nom de Bahrey. Ce moine était originaire du Gamo, la plus méridionale des provinces chrétiennes au XVI<sup>e</sup> siècle. Il fut le témoin des toutes premières invasions oromo qui dévastèrent son pays. Il a trouvé

1. Galla est une autre dénomination des Oromo, aujourd'hui tombée en désuétude car chargée de connotations péjoratives.

refuge auprès du roi des rois Särşä Dengel, dont il est devenu le confesseur, et peut-être le chroniqueur<sup>2</sup>. La démarche et le raisonnement de cet auteur sont exceptionnels dans la littérature éthiopienne classique et son travail reste un document fondamental pour étudier les Oromo et leur histoire.

Quand il commence sa chronique par l'énumération des clans oromo, Bahrey semble submergé par l'abondance de ses informations, si bien que son exposé est touffu, mais certainement pas incohérent. Il décrit d'abord l'arborescence généalogique des deux grandes sections claniques oromo : les Boorana et les Barentumma<sup>3</sup>. Pour rendre compte de l'éclatement de ces segments, il s'appuie sur une référence biblique :

« Leur coutume était à l'origine d'aller ensemble à la guerre, mais après un long espace de temps ils se querellèrent et se séparèrent les uns des autres, comme Abraham et Lot se séparèrent, lorsque leurs troupes devinrent nombreux, à tel point qu'ils se dirent : "Séparons-nous en allant toi à droite et moi à gauche." Et il en fut comme il en fut. »<sup>4</sup>

Plus loin, à propos des Boorana, il sollicite à nouveau ce modèle segmentaire pour distinguer les groupes lancés dans la conquête de ceux restés sédentaires :

« Ceux qui sont exactement renseignés affirment que quand les Borän sortirent de leur pays, ils n'en sortirent pas tous, mais ceux qui voulurent restèrent dans leur pays et ceux qui voulurent le quittèrent, car ils n'ont pas de maître qui puisse leur imposer ses ordres, mais chacun fait ce que bon lui semble. »

La chronique se poursuit en faisant plus précisément état des divisions qui eurent lieu à chaque phase de la conquête, en notant sous quelle classe générationnelle dirigeante elles se produisirent.

La relation entre une organisation sociale segmentaire et sa propension expansionniste a été formalisée par Marshall Sahlins. Dans un article de fond, cet auteur propose de réviser le modèle segmentaire lignager en réduisant sa portée aux monographies canoniques des sociétés nuer (par Evans-Pritchard) et tiv (par les Bohannan). S'inscrivant dans le cadre de l'évolutionnisme social, il explique les spécificités de cette organisation par les conditions écologiques et historiques déterminant son apparition. Selon son interprétation, le système segmentaire lignager ne peut résulter que d'un mode d'« expansion prédatrice » (*predatory expansion*) « sur une niche écologique déjà peuplée » (Sahlins 1961 : 323). En d'autres termes, le processus naturel de fractionnement d'une société en entités distinctes ne produirait des relations de type segmentaire qu'à partir du moment où cette société est orientée vers la conquête de territoires déjà occupés. La compétition entre chacun des segments et la réunion de tous contre un adversaire

2. Comme le suppose Chernetsov (1988).

3. Bahrey (1907) transcrit ces noms oromo en guèze sous la forme Bärtuma et Borän.

4. Bahrey 1907 : 196. L'épisode de la séparation d'Abraham et de Lot est tiré de la Genèse, 13.

commun constitue dans ce modèle un « principe d'opposition complémentaire » dont les mécanismes produisent une poussée permettant d'avancer sur des sociétés plus faiblement organisées.

Malgré des présupposés naturalistes et la limitation étroite du concept de segmentarité aux seuls patrilignages, cette modélisation pose le problème des effets réciproques entre la cohésion d'une société, l'intensité des dissensions qui la tiraillent et l'espace sur lequel elle a les moyens de s'étendre. Projeter ces questions sur l'histoire migratoire des Oromo nous incite à élargir l'embrasement de cette problématique en tenant compte des segmentations non lignagères induites par l'organisation générationnelle.

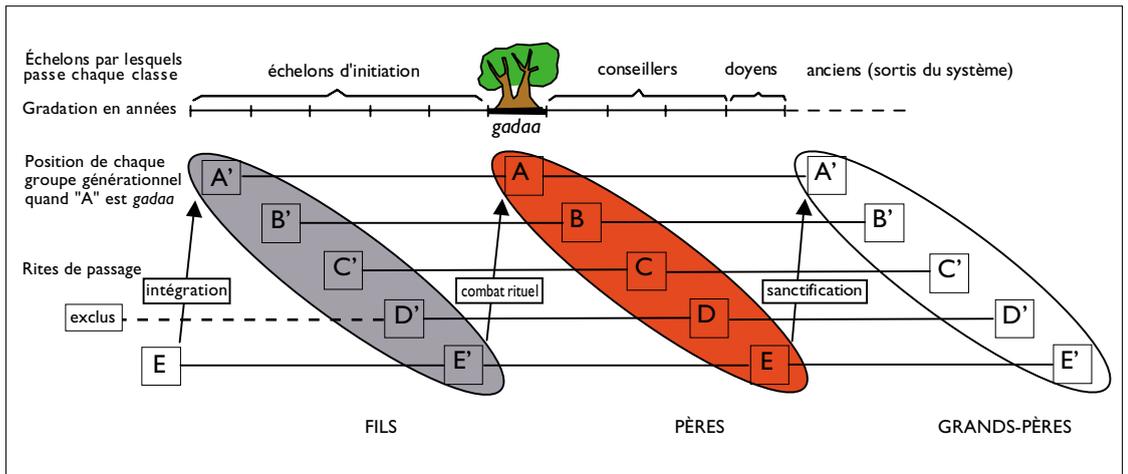
### Rythmes et algorithmes générationnels

Le système générationnel dit *gadaa* est l'élément le plus généralement sollicité pour définir l'ethnicité oromo dans le tableau des identités éthiopiennes. Bien que cette institution ne soit plus aujourd'hui pratiquée que par des groupes marginaux, elle est chargée d'un poids symbolique et idéologique considérable. Les récupérations de la notion de *gadaa* par le nationalisme oromo contemporain ont en effet redéfini ses principes comme un modèle républicain spécifiquement oromo s'opposant à la structure autoritaire et hiérarchique du royaume chrétien d'Éthiopie<sup>5</sup>. Sans chercher à démonter ces enjeux idéologiques actuels, nous nous appuyerons sur des attestations anciennes du fonctionnement de ce système pour examiner certains de ses rouages. Les rejets qu'ils produisent peuvent en effet être envisagés comme le moteur des dynamiques sociales et historiques de l'expansion oromo.

Loin de pouvoir être réduits à une spécificité oromo, les systèmes dits *gadaa* des Oromo et d'autres peuples voisins (Gabbra, Konso...) doivent être appréhendés comme des variations d'une « formule générationnelle parmi bien d'autres » (Peatrik 1995 : 43). Il faut concevoir l'étendue et la variation de ces principes d'organisation à travers les systèmes d'âge et de génération d'Afrique de l'Est. Fondé sur le principe général de « précedence transitive » (Tornay 2001 : 11) d'une génération de pères sur celle de leurs fils, l'organisation de type *gadaa* a été caractérisée comme « échelonnée » (Peatrik 1995 : 19), c'est-à-dire que chaque génération est fractionnée en sous-groupes distingués selon une gradation rituelle et statutaire. Pour illustrer cette définition, nous en proposons une nouvelle schématisation qui s'ajoute à une longue liste de tentatives analogues<sup>6</sup>.

5. Cf. Asafa Jalata 1998 : 18-22. Les essais réunis par cet auteur sont les échantillons les plus accessibles de cette littérature nationaliste oromo.

6. Une morphologie des schématisations de ce système pourrait en effet être envisagée tant les formes utilisées pour le représenter sont variées : le cercle divisé en rayons (Cerulli 1922 : 168), le tableau .../...



Modèles et symboles du système *gadaa*

Pour lire ce modèle, le premier axe, gradué, est chronologique et cyclique. Ensemble, les membres d'une classe traversent les âges de la vie sociale, définis par des rôles spécifiques et séparés par des rites de transition. Un parcours initiatique puis honorifique organise ainsi la vie sociale masculine. Un cycle complet, depuis l'incorporation d'une classe jusqu'à sa sortie, dure quatre-vingts années divisées en périodes, correspondant à différents âges sociaux. Dix périodes de huit ans sont généralement distinguées pour des raisons de simplification schématique. D'une ethnographie à l'autre, chacune des pièces de cet assemblage formel se présente sous des réalisations sensiblement différentes. Si la durée de la période centrale *gadaa* est invariante, l'organisation des échelons qui précèdent et qui suivent est fluctuante. En pratique, cinq à dix périodes qui se chevauchent plus ou moins peuvent être observées.

Au centre du schéma, nous avons dessiné l'arbre à la vaste ramure dit *odaa* qui représente le « lieu du politique » car sous son ombre se réunit l'assemblée tenue par la classe générationnelle qui occupe le rang *gadaa*. La figuration de cet arbre permet de montrer le caractère topologique de ce système où chaque groupe occupe une position relative par rapport à une période pivotale : d'une durée de huit ans, la période *gadaa* peut être qualifiée de mandature car les classes s'y succèdent pour exercer des responsabilités politiques et religieuses. Chaque classe est représentée par des dignitaires élus selon des critères d'appartenance lignagère, de richesse, de bravoure, et d'éloquence... Quand leur classe arrive au rang de *gadaa* ces représentants président un conseil permanent qui délibère de toute sorte de questions, notamment d'ordre juridique,

(Pecci 1941 : 310 ; Bassi 1996a : 58), la spirale (Asmarom Legesse 1973 : 131), la cycloïde (Baxter 1978 : 155), les escaliers (Schlee 1998 : 135)...

et accomplissent les rituels permettant de maintenir un équilibre dans les relations avec *Waaqa*, le dieu céleste. Notons cependant que ces conseillers *gadaa* n'ont pas l'exclusivité du pouvoir. Lors des débats d'assemblées, ils ne sont pas encore assez expérimentés pour peser sur les processus décisionnels et ce sont les anciens dignitaires qui orientent les débats vers un consensus acceptable (Bassi 1996b : 157).

Cette transitivity des fonctions sociales d'une classe à une autre est représentée par l'échelonnement en cinq séries consécutives (dites *gogeesa*) des générations de pères et de fils. Les hommes de la classe nommée A ont des fils d'une classe nommée A'. Ceux-ci auront à leur tour des fils d'une classe A. Quatre classes successives s'interposent entre pères et fils. Pour distinguer les groupes générationnels nous avons fait usage des couleurs noir, rouge et blanc qui réfèrent à un symbolisme employé dans quelques objets rituels, et qui ont récemment servi à élaborer le drapeau nationaliste oromo (cf. Ficquet 1999) :

« Le noir, en premier lieu, symbolise l'enfance [...] Le rouge, lui, est la couleur des hommes entrés dans la vie active : la guerre et les assemblées [...]. Quant au blanc, c'est la couleur des cendres, du passé et de l'histoire. Celle des Anciens qui remettent leurs armes et se retirent de l'arène politique pour transmettre la tradition à leurs cadets » (Bureau 1987 : 140).

Supposons pour le moment que ces classes sont cohérentes en âge et correspondent *grosso modo* aux statuts sociaux qui leur sont affectés : jeunes guerriers, juges et tacticiens d'âge mûr, vieux conseillers. Nous discuterons plus bas des dérives inhérentes au principe générationnel et des procédures existantes pour maintenir une certaine congruence avec le principe d'âge. La rotation de ces classes à la période de mandature politique pour une durée de huit ans donne son rythme à l'ensemble du système, impliquant un intervalle fixe de quarante ans entre l'investiture d'une classe au « pouvoir » et l'accession de leurs fils aux mêmes fonctions.

## Guerre et *gadaa*

L'implication la plus évidente des principes *gadaa* dans la conquête consiste dans la guerre qui a lieu périodiquement avant chaque investiture d'une classe au rang *gadaa*, imposant aux impétrants la conquête de territoires inconnus. Bahrey (1907 : 202) fut le premier à mettre en évidence cette dimension rituelle des offensives lancées par les conquérants oromo : « Les Galla se donnent un nom en même temps qu'ils sont circoncis, [...] et ils attaquent un pays que leurs prédécesseurs n'avaient point attaqué ». En outre, ce chroniqueur a développé une autre argumentation pour déterminer les raisons de la puissance militaire de ces conquérants. L'approche qu'il propose pourrait aujourd'hui être qualifiée de sociologique.

Pour expliquer comment les Oromo avaient pu submerger les puissantes armées du royaume chrétien d'Éthiopie, Bahrey rejette l'explication du châtement divin invoquée par ses contemporains, mais il développe une réflexion critique sur l'organisation de la société chrétienne. La faiblesse du royaume ne tiendrait pas à ses péchés, mais à son organisation sociale que l'auteur décompose en catégories distinguées selon l'activité principale de leurs membres. Sur dix catégories, seule celle des guerriers suit le roi à la guerre, les neuf autres étant trop timorées ou invoquant de bonnes raisons pour ne pas participer au combat<sup>7</sup>. Au contraire, le système générationnel des Oromo leur donne la capacité de mobiliser la société tout entière : « Chez les Galla les neuf classes [catégories] que nous venons de mentionner n'existent pas. Tous, du petit au grand, sont instruits dans la guerre, et c'est pour cette raison qu'ils nous ruinent et nous tuent » (*ibid.* : 205).

Plus tard les premières observations européennes sur les systèmes d'âge et de génération en Afrique orientale ont identifié ces organisations sociales à des formes de conscription militaire générées par le mode de vie pastoral :

« Dans ces populations qui semblaient organisées en classes régimentaires et dépendre de leurs seuls troupeaux, le raid pour s'emparer du bétail des ennemis représente un moyen de survie ; les contraintes de l'économie pastorale seraient à l'origine de la mobilisation des jeunes hommes, de la formation des classes d'âge et de la valorisation des vertus guerrières » (Peatrik 1999 : 14).

Cette interprétation martiale a été discutée par Evans-Pritchard. Dans son analyse des systèmes de classes d'âge, constituant la dernière partie de sa monographie des Nuer, il affirme que « les classes d'âge ne sont pas des régiments, même si l'on parle souvent des guerres et des razzias comme d'actions menées par une certaine classe » (Evans-Pritchard 1994 : 287-288). La relativisation opérée sur le cas nuer a inspiré de nombreux travaux pour atténuer les descriptions militaristes des autres sociétés d'Afrique orientale. Ces analyses ne nient pas la participation effective des classes cadettes à des actions belliqueuses, mais cherchent à montrer qu'elles ne sont pas spécifiquement constituées *pour* la guerre, ni *pour* le pouvoir. Dans cette perspective, le fonctionnement que l'on suppose essentiellement rituel de ces institutions concourt à l'intégration sociale et sert de régulateur démographique (Baxter & Almagor 1978).

Ultérieurement, plusieurs auteurs sont revenus à la problématique de la guerre pour montrer comment les institutions d'âge sont fondées sur un exercice codifié de la violence militaire, une dimension initiatique de la

7. Son propos se révèle d'une audace inouïe pour l'époque quand il décrit chaque classe, par exemple : « Les moines [...] innombrables [...] n'ont pas honte de leur crainte d'aller à la guerre. » Les palatins sont des hommes forts, vaillants et robustes qui, malgré cela, ne vont pas au combat car, disent-ils, « nous sommes les gardes des femmes ! » (Bahrey 1907 : 205).

guerre. Cette piste abandonnée fut redécouverte à partir d'une remarque qu'Evans-Pritchard (1994 : 288) n'avait pas approfondie sur l'homologie structurale entre lignages et groupes d'âge : « L'institution fondée sur l'âge est fortement segmentaire, car elle est stratifiée en classes qui sont des groupes opposés. » Ces oppositions entre groupes d'âges, soigneusement décrites, attestent que « les relations entre les unités des systèmes d'âge sont structurées selon le modèle de la relation à l'ennemi, et mêmes si elles sont en principe non violentes, elles ont le potentiel pour sombrer dans la violence »<sup>8</sup>. Autrement dit, en se coalisant pour s'opposer aux aînés, et leur prendre en fin de compte le pouvoir, les groupes cadets sont préparés, voire enclins, à s'affronter aux sociétés voisines. Face à cette violence plus ou moins encouragée, « les systèmes d'âge fournissent aux aînés des moyens de contrôle religieux et économiques contre les excès des plus jeunes » (Lamphear 1998 : 81, ma traduction).

De ce point de vue, le système dit *gadaa* n'est ni purement guerrier ni purement religieux. Le définir d'une façon ou d'une autre serait trompeur car les paramètres qui en constituent le modèle ne peuvent être conçus de façon univoque mais présentent au contraire des facettes multiples susceptibles d'être diversement orientées. Nous pouvons ainsi supposer qu'une forme originelle de *gadaa* a été adaptée en système d'encadrement militaire dirigé vers la conquête de nouveaux territoires. Les degrés de progression rituelle d'une classe ont pu être convertis en grades militaires par la valorisation de la bravoure comme critère principal de reconnaissance sociale et de participation à la direction des assemblées, ou bien par un durcissement des rites de passages marquant l'admission dans la période *gadaa* : des épreuves de chasse ou de *razzia*, plus ou moins ritualisées, se sont muées en expéditions conquérantes exigeant de revenir avec la dépouille d'un ennemi.

### Régulation démographique et exclusion

Le rôle des principes *gadaa* dans la conquête ne se réduit pas à la mise en œuvre des mécanismes rotatifs d'une machine de guerre. Les récits de batailles contre les Oromo rapportées par les sources éthiopiennes attestent de mouvements de grande ampleur, dont on ne peut s'abstenir de rendre compte en les réduisant à des raids initiatiques de jeunes guerriers. Il faut pouvoir élucider les phénomènes démographiques qui avaient permis d'alimenter des mouvements migratoires sur plusieurs décennies. L'exploration de cette problématique fut commencée par Asmarom Legesse (1973) dans

8. Kurimoto & Simonse 1998 : 14, ma traduction. L'introduction de cet ouvrage collectif propose une bonne présentation de cette problématique.

son étude de l'organisation *gadaa* pratiquée par les Oromo-Boorana. Par une simulation informatique à rebours des tendances démographiques impliquées par les contraintes sur la procréation masculine, cet auteur aboutissait à un résultat l'amenant à supposer que le système *gadaa* avait été mis au point par les Oromo peu de temps avant qu'ils ne se lancent dans la conquête des territoires du nord. L'invention de ce dispositif aurait eu pour finalité de limiter une situation de surpopulation attestée par la masse des effectifs guerriers oromo décrits au XVI<sup>e</sup> siècle (Asmarom Legesse 1973 : 154-155). Cette théorie a fait l'objet d'une recension par Christopher Hallpike (1976). Cet ethnologue avait aussi appliqué des méthodes de calcul informatique aux systèmes générationnels des Konso qui possèdent des institutions générationnelles similaires à celles de leurs voisins oromo par le principe de fractionnement des classes (Hallpike 1972). Parmi ses remarques sur le travail de son collègue, il montrait que son raisonnement historique était fortement improbable : les Oromo n'ont pas développé une forme de « malthusianisme générationnel » (mon expression) puisqu'ils ont pu se délester par la guerre des excédents de population dont ils auraient souffert. Ces erreurs d'ajustement entre simulation et histoire furent néanmoins fécondes car elles ouvraient la voie à l'utilisation des arguments des systèmes générationnels pour effectuer des projections de leur comportement démographique dans la longue durée.

La question de la régulation démographique est cruciale pour comprendre les dynamiques d'un système générationnel :

« Les classements générationnels en effet sont porteurs d'une dérive démographique qui rapidement peut devenir réhibitoire. Les hommes d'une classe A n'engendrent pas au même moment ; leurs fils de classe B sont d'âge hétérogène, et leurs petits-fils en classe C le seront d'avantage. Si rien au fil du temps ne vient contenir la dispersion croissante des âges et le chevauchement des générations, on ne voit pas comment celles-ci pourraient concrètement organiser des pouvoirs » (Peatrik 1999 : 16).

Pour s'appliquer à l'ensemble de la société et perdurer sans que leurs mécanismes sophistiqués ne s'enrayent, ces institutions imposent un strict contrôle de la natalité : il faut que tous les hommes d'une même classe procréent dans une même période pour que leurs fils entrent dans le système dans l'intervalle qui permet une adéquation moyenne entre leur âge physiologique et leur âge social. Le mariage tardif des hommes et leur circoncision quand ils sont en âge d'exercer leur paternité<sup>9</sup> sont les principaux moyens de cette régulation.

9. Asmarom Legesse (1973 : 90) interprète la circoncision comme « un lien structurel entre les pères et l'initiation de leurs fils ». Il admet néanmoins que ce rapport structurel est modulable, en mentionnant le texte de Bahrey (1907 : 198-199) qui établit que la circoncision était pratiquée plus tôt pour marquer l'investiture d'une classe *gadaa* (*luba* pour Bahrey), liant donc pouvoir et paternité. Ce point est confirmé étymologiquement : le terme *luba* dérivant du verbe *lubomuu*, « circoncire ». Dans le même ordre d'idée .../...

En vertu de ces principes, ils ne peuvent légitimement procréer qu'à partir des dernières années de la période qui précède l'accession au grade *gadaa*. Les enfants qui naissent et grandissent précisément quand leurs pères sont au rang de *gadaa* sont valorisés au point d'être considérés comme des intermédiaires avec le divin (Asmarom Legesse 1973 : 53).

Qu'advient-il des enfants qui naissent hors de ce cadre très restreint ? Les enfants nés de pères sortis du grade *gadaa*, ou « sur-jeunes »<sup>10</sup> par rapport au système, « appartiennent toujours à la fraction de génération [issue] de leur père [où ils occupent une position subalterne], mais ils sont autorisés à suivre les rites de maturation des fractions de génération dont les individus sont conformes à leur âge » (Peatrik 1995 : 43), en revanche les enfants « sur-vieux », nés de pères trop jeunes, sont considérés comme des « anomalies grossières », et ne peuvent être intégrés au système au risque d'en abolir le principe. La forme la plus radicale de ce déclasserment générationnel consiste à se débarrasser des « mal nés » par l'infanticide. Intéressons-nous à ce cas limite qui constitue un seuil entre l'abstraction de la norme générationnelle et son application.

Bahrey est le premier auteur à avoir décrit le fonctionnement rotatif du système politique oromo. La circoncision était pour lui la clef du dispositif de basculement d'une génération à l'autre en ce qu'elle marquait l'investiture d'un groupe au pouvoir en même temps qu'elle lui donnait droit à la paternité. Il soulignait ce principe de séparation stricte des pères et des fils par la radicalité de sa contrepartie : « Ceux qui n'étaient pas circoncis rejetaient les garçons et les filles, car telle est leur coutume » (Bahrey 1907 : 199). Cet usage a très tôt été vilipendé par l'imagerie dépeignant les Oromo comme des barbares absolument cruels. Dans son *Historia de Ethiopia a alta ou Abassia*, achevée en 1646, le jésuite Manoel de Almeida s'est appuyé en partie sur Bahrey pour rendre compte des mœurs barbares des Oromo (alors appelés Galla) :

« Entre autres coutumes, les Galla en ont une qui est parmi les plus sauvages du monde des sauvages. Durant les six ou sept premières années après leur mariage, ils rejettent dans la nature les enfants qui leur sont nés, et les laissent mourir de négligence pure et simple. S'il se trouve que quelqu'un, pris de pitié, veuille prendre soin d'un de ces exclus et lui sauve la vie, il est non seulement considéré comme un ennemi, mais comme une personne maudite et diabolique » (Beckingham & Huntingford 1954 : 136, ma traduction).

le terme *gogeesa*, qui désigne les fractions de générations en lignes de filiation, signifierait selon Baxter (1978 : 158) le « prépuce sec de la circoncision » (de *goguu*, « sécher »).

10. Traduction proposée par Peatrik (1995 : 29) de l'anglais *under-aged* ; de même « sur-vieux » pour *over-aged*.

Jusqu'à aujourd'hui, ce trope est resté la part d'ombre, inobservable, de l'ethnohistoire des Oromo. Pour Asmarom Legesse (1973 : 73), cette pratique était « toujours en vigueur [en 1963-1964], même si les Boorana étaient peu disposés à le reconnaître ». S'il lui fut impossible de l'observer, il fonda sa certitude sur la constatation de n'avoir jamais vu les enfants de femmes enceintes d'hommes institutionnellement trop jeunes pour être pères.

D'autres ethnographes des Boorana ont minoré la radicalité de cette pratique. Baxter (1978 : 172, ma traduction) a observé que :

« Dans le système *gadaa* des Boorana, un *raaba* junior [grade antérieur au *gadaa*] peut se marier, mais il ne peut pas garder ses enfants. On dit que les enfants dont sa femme accouche sont placés sur un tas de fumier pour être pris par les hyènes... En pratique, les enfants sont pris et élevés par les Waata [groupes endogames de chasseurs] [...] Par ce subterfuge, ni la logique *gadaa* ni les sentiments naturels ne sont trop outrageusement transgressés. »

Sur ce problème, Marco Bassi a noté que cette norme avait été abrogée par l'assemblée générale des Boorana qui s'est tenue vers 1972, sous la pression des autorités éthiopiennes, mais, pour cet auteur, cela ne signifie pas que la pratique radicale de l'infanticide fut effectivement exercée auparavant car « le système juridique boorana se caractérise par un procédé systématique d'atténuation des sanctions les plus pénalisantes » (Bassi 1996a : 67-68). Comme Baxter, cet auteur suppose que les incongruités générationnelles sont « effacées » par l'abandon des enfants hors système à des femmes désireuses d'enfants chez les peuples voisins.

Au lieu d'un infanticide *stricto sensu*, l'abandon des enfants générationnellement indésirables équivaut à une mort sociale prématurée dont les conséquences doivent être mesurées. Si l'on considère le devenir de ces individus, il faut détourner le regard des rouages normatifs du système pour observer ce qui se joue à ses marges. Dans le cas boorana, les bambins rejetés sont adoptés par des sociétés voisines ou enclavées, non concurrentes, car occupant d'autres niches écologiques et exerçant des activités économiques complémentaires (agriculteurs konso, chameliers gabbra, chasseurs waata...). Ces groupes considérés comme marginaux et subalternes par les Boorana sont organisés en systèmes générationnels analogues. Ils sont aussi sollicités dans les rituels boorana : les forgerons konso fournissent certains objets rituels (ornements phalliques), les Waata sont requis pour la circoncision des dignitaires *gadaa*. Ce rôle de médiateur rituel joué par des groupes castés ou infériorisés est un trait partagé par de nombreuses sociétés africaines, quoique peu traité par l'anthropologie africaniste<sup>11</sup>.

11. Cf. Tamari 1997 : 47. En Afrique de l'Est, les relations asymétriques et complémentaires entre les chasseurs-cueilleurs okiek (dits aussi dorobo) et les Maasai, Kipsigis et Kikuyu ont été étudiées .../...

Les informations de Bahrey, corroborées par les éléments donnés par Almeida nous autorisent à projeter cette problématique dans le passé. Quand ce dernier rapporte que les personnes adoptant les enfants rejetés par les Oromo sont « maudites et diaboliques », nous reconnaissons un autre trait attribué ordinairement en Éthiopie aux groupes castés : la présomption d'être vecteurs du « mauvais œil ». Nous ne retenons cependant pas l'interprétation de l'historien jésuite qui renvoie l'acte d'adoption à une simple pulsion de pitié. Il faut plutôt envisager cette relation d'abandon-adoption comme un « transfert de fécondité » qui participe de mécanismes sociaux asymétriques œuvrant à la construction interactionnelle d'un espace liminal, dont nous supposons que les conquérants oromo sont sortis.

À cette exclusion de nouveau-nés, il faut ajouter la question des fils cadets. Nous avons vu que les garçons trop jeunes par rapport à leur classe générationnelle ne sont pas rejetés, bien qu'occupant une place subalterne dans le système. Ils sont cependant poussés vers les franges de la société par d'autres processus. D'une part, leur regroupement dans des classes d'âges supplétives aux classes générationnelles compense leur statut rituel subalterne par un engagement dans des activités militaires<sup>12</sup>. D'autre part, la prévalence du droit d'aînesse crée une relation de dépendance des cadets envers les ressources (en cheptel, en terre) détenues par leurs aînés, impliquant leur migration sur d'autres terres, depuis la transhumance saisonnière jusqu'au détachement de segments partant conquérir des territoires limitrophes (Hultin 1975). Ces « fils d'anciens » (*ilma jaarsaa*), tels qu'ils sont nommés, forment un groupe assez nombreux et tendanciellement croissant. Asmarom Legesse estimait en 1973 qu'ils représentaient 20 % de la société boorana. Vingt ans plus tard, pour M. Bassi cette proportion semblait avoir augmenté.

Ces phénomènes de déclassement peuvent être projetés dans le passé, à la veille de la conquête. Nous pouvons supposer que de tels segments minorisés se sont agrégés aux marges composées par les exclus, constituant des franges de populations prêtes à s'épancher sur d'autres territoires, pour refonder à leur profit un nouveau classement générationnel. Des dynamiques semblables ont été mises au jour à propos d'autres sociétés générationnelles. Dans son étude ethnohistorique des Nyangatom de la vallée de l'Omo, société faisant partie du groupe karimonjong, Serge Tornay (2001) a bien montré comment de tels systèmes « essaient » par la dissidence des hommes de la génération montante. Fatigués d'être maintenus dans une

par Kratz (1980). Freeman et Pankhurst (2001) ont réuni plusieurs études sur les groupes marginalisés d'artisans et de chasseurs en Éthiopie du sud.

12. Sur l'implication des classes d'âge dans les raids guerriers, voir Asmarom Legesse 1973 : 76-80 ; Bassi 1996a : 71-72.

sorte de minorité sociale par leurs pères, ils enlèvent les femmes célibataires et partent créer entre eux une nouvelle entité politique.

## La frontière des origines

Dans sa comparaison générale des faits de frontière en Afrique, l'historien Igor Kopytoff (1989 : 17) a clairement établi comment les « frontaliers sont produits socialement » par la désagrégation de ce qu'il appelle une « métropole », c'est-à-dire une politique institutionnellement stable. Pour cet auteur, toute société est travaillée par des tendances fissionnelles, provoquant le rejet à la marge d'individus stigmatisés car désadaptés par rapport aux normes dominantes. Ces contingents d'exclus forment des groupes sociaux qui tendent à occuper des *no man's lands* frontaliers. Leur agrégation constitue avec le temps un « aimant qui grossit en attirant à lui les détritiques ethniques et culturels produits par les mécanismes ordinaires des autres sociétés » (*ibid.* : 7). Dans le cadre africain, ces processus ont conduit à des mouvements migratoires de grande ampleur. Pour rendre compte de cette mobilité et de la force des recompositions sociales exercées sur les frontières, cet auteur a développé la notion de « vide institutionnel » (*institutional vacuum*) : que les territoires frontaliers soient déjà peuplés ou non, ils représentent pour ceux qui s'en emparent un espace vierge de toute attache à une métropole hégémonique. Ce domaine politiquement en friche est propice à la reconstruction de nouveaux pouvoirs fondés sur un attirail de modèles politiques conservés dans la mémoire des migrants, plutôt que sur des projets utopiques : « Le principal enjeu dans la construction sociale de la frontière est de reproduire les modèles métropolitains sous une forme favorable à soi-même » (*ibid.* : 33).

Pour vérifier la possibilité d'appliquer ce modèle à notre problème, examinons rapidement la question du territoire des origines des Oromo, véritable serpent de mer des études sur ce peuple<sup>13</sup>. Parmi les spéculations savantes sur la localisation du berceau des conquérants oromo, nous conservons comme la plus fiable l'hypothèse émise par Eike Haberland (1963 : 4-7), étayée par ses successeurs<sup>14</sup>, qui suppose que les sociétés oromo d'avant la conquête occupaient des hautes terres du sud-est éthiopien et leur rebord, pratiquant une économie mixte agro-pastorale jouant de l'étagement des écosystèmes selon l'altitude.

Cette hypothèse a longtemps été écartée parce que les conquérants oromo apparaissaient dans les sources historiques éthiopiennes comme

13. J'ai passé en revue les discours relatifs aux origines des Oromo dans Ficquet 2002.

14. Notamment Braukämper 1986 ; Mohammed Hassen 1990.

étant exclusivement des pasteurs, venant donc forcément de pays arides. Ils étaient en effet à la tête d'immenses troupeaux :

« ... les Galla avaient rempli tout le Maya et le Waj [territoires au sud du Shāwa] avec leurs troupeaux, leurs enfants et leurs femmes [...]. À cause de la quantité de leurs bœufs, personne ne pouvait plus aller au pâturage avec son compagnon, et chacun marchait avec une extrême difficulté »<sup>15</sup>.

Néanmoins, quelques décennies après leur expansion, ces pasteurs qui ne se nourrissaient que de viande crue, de sang et de lait, ont fait preuve d'une capacité rapide d'adaptation de leur existence à l'agriculture et aux ressources offertes par un environnement de hautes terres. L'hypothèse la plus courante explique cette adaptation par la soumission des populations autochtones et par l'adoption de leur mode de vie. On peut aussi supposer une prédilection des Oromo pour les hautes terres, expliquant leur choix de s'établir sur ces territoires. À l'appui de cette idée, Haberland (1963 : 773-774) a souligné quatre points : 1) l'importance de l'orge, céréale de haute altitude, dans les mythes et les pratiques religieuses oromo, notamment parmi les groupes qui ne le cultivent pas ; 2) l'attachement à l'élevage des bovins et ovins, qui ne sont pas des bétails de terres arides ; 3) l'usage d'un calendrier solaire correspondant au rythme saisonnier des hautes terres ; 4) la vénération du pilier central de la maison, indice de sédentarité, et la conservation de son nom par les groupes nomades pour désigner l'un des piquets d'armature de leurs demeures. Les migrants oromo semblaient donc munis de ressources culturelles permettant et valorisant leur adaptation à une sédentarité agricole.

En proposant une interprétation de la guerre et en la comparant au mariage, Jan Hultin (1990) a développé une autre perspective pour penser la sédentarité originelle des Oromo et la transformation guerrière des segments minorisés partant à la conquête de terres vierges. Dans la société oromo, l'homme, pour des raisons d'exogamie, doit chercher son épouse hors des frontières de son patrilignage et la capturer par un rapt plus ou moins ritualisé<sup>16</sup>, le verbe *fudhuu* signifiant à la fois « prendre » et « épouser ». De même, la guerre ou la chasse consiste, selon Hultin (*ibid.* : 160) à « conquérir la virilité » dans un espace extérieur sauvage pour en rapporter des trophées. Cette double forme de prédation, interne et externe, en partie ritualisée, permet de penser une homologie entre la conquête du foyer domestique et la conquête de territoires. Dans les deux cas, la

15. Conti Rossini 1907 : 52. Ce passage de la chronique du roi des rois Särsä Dengel (r. 1563-1596) prélude au récit de la première bataille victorieuse de ce souverain contre les Oromo en 1572.

16. Faute de données ethnographiques suffisamment documentées, nous n'avons pas tenu compte ici du rôle des femmes dans les pratiques de contrôle de la fécondité imposées par le système générationnel *gadaa*. La prise en considération de cet aspect permettrait d'affiner le raisonnement.

recherche de la fertilité, sexuelle et agricole, exige le passage par un état provisoire de sauvagerie, c'est-à-dire l'affrontement d'un milieu non domestiqué et l'exercice de la violence qui, une fois franchi, permet de renouveler les cadres de l'espace domestique.



Sur la base de cette relecture des sources historiques et des études anthropologiques relatives aux Oromo et à quelques sociétés voisines, nous pouvons supposer que dans les temps antérieurs à la conquête, les Oromo formaient une société agro-pastorale diversifiée selon la gradation écologique caractéristique des rebords du Rift. La répartition au sein de chaque clan sur cet espace vertical était organisée sur une base générationnelle. Les classes les plus jeunes étaient temporairement contraintes à se rendre vers les basses terres sèches pour y exercer des activités essentiellement pastorales, voire de chasse et de cueillette, complémentaires de l'agriculture pratiquée en altitude. Les individus en état de minorité permanente dans ce système politico-religieux à base générationnelle, de par leur naissance précoce ou par leur rang de cadet, étaient définitivement écartés vers les terres les plus insalubres et incultes, où ils étaient assimilés ou associés à des groupes castés. Ces segments marginalisés formaient une société frontalière tendanciellement croissante. Ils aspiraient probablement à s'établir sur des territoires plus fertiles afin d'y mener l'existence auguste à laquelle ils n'avaient pas eu droit. Les conflits du XVI<sup>e</sup> siècle entre les États musulmans et chrétiens, provoquant un affaiblissement considérable de leurs marges, offrirent à ces pasteurs oromo une opportunité qu'ils purent saisir en raison des atouts stratégiques dont ils disposaient.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : Oromo – Éthiopie/*Ethiopia* – système générationnel/*generation system* – régulation démographique/*birth control* – frontières/*borders* – conquête/*conquest*.

#### BIBLIOGRAPHIE

Asafa Jalata

1998 *Oromo Nationalism and the Ethiopian Discourse. The Search for Freedom & Democracy*. Lawrenceville, NJ-Asmara (Érythrée), The Red Sea Press.

Asmarom Legesse

1973 *Gada. Three Approaches to the Study of African Society*. New York, The Free Press.

Bahrey

1907 *Historia Gentis Galla*, trad. par Ignazio Guidi, in *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Scriptorum Æthiopicis*, ser. 2, III : 195-232.

Bassi, Marco

1996a *I Borana. Una società assembleare dell'Etiopia*. Milano, Franco Angeli.

1996b « Power's Ambiguity or the Political Significance of Gada », in P. T. W. Baxter, Jan Hultin & Alessandro Triulzi, eds, *Being and Becoming Oromo...* : 150-161.

**Baxter, P.T.W.**

1978 « Boran Age-sets and Generation-sets : Gada, a Puzzle or a Maze ? », in P. T. W. Baxter & Uri Almagor, eds, *Age, Generation and Time...* : 151-182.

**Baxter, P.T.W. & Uri Almagor, eds**

1978 *Age, Generation and Time*. London, C. Hurst & Co.

**Baxter, P.T.W., Jan Hultin & Alessandro Triulzi, eds**

1996 *Being and Becoming Oromo. Historical and Anthropological Enquiries*. Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet.

**Beckingham, Charles F. & George W. B. Huntingford**

1954 *Some Records of Ethiopia, 1593-1646. Being Extracts from The History of High Ethiopia or Abassia by Manoel de Almeida, together with Bahrey's History of the Galla*. London, The Hakluyt Society.

**Bohannan, Laura & Paul**

1953 *The Tiv of Central Nigeria*. London, International African Institute.

**Braukämper, Ulrich**

1986 « Oromo Country of Origin : A Reconsideration of Hypotheses », in Gideon Goldenberg, ed., *Ethiopian Studies. Proceedings of the Sixth International Conference, Tel Aviv, 1980*. Rotterdam, A. A. Balkema : 25-40.

**Bureau, Jacques**

1987 *Éthiopie, un drame impérial et rouge*. Paris, Ramsay.

**Cerulli, Enrico**

1922 *Folk-Literature of the Galla of Southern Abyssinia*. Cambridge, MA, Peabody Museum (« Harvard African Studies » 3).

**Chernetsov, Sevir B.**

1988 « Who wrote "The History of King Sarsa Dengel" : Was it the Monk Bahrey ? », in Taddese Beyene, ed., *Proceedings of the Eighth International Conference of Ethiopian Studies*. Addis Abeba, Institute of Ethiopian Studies, I : 131-136.

**Conti Rossini, Carlo**

1907 *Historia regis Sarsa Dengel, in Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Scriptores Aethiopici*, ser. 2, III : 1-193.

**Evans-Pritchard, E. E.**

1994 *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*. Paris, Gallimard [1<sup>re</sup> éd. orig. : Oxford, 1937 ; 1<sup>re</sup> trad. franç. : Paris, 1968].

**Ficquet, Éloi**

1999 « Le drapeau des Oromo en Éthiopie », *Bulletin des anciens élèves de l'Inalco* octobre : 49-61.

2002 « La fabrique des origines oromo », *Annales d'Éthiopie* 18 : 55-71.

**Freeman, Dena & Alula Pankhurst**

2001 *Living on the Edge. Marginalised Minorities of Craftworkers and Hunters in Southern Ethiopia*. Addis Abeba, Addis Abeba University, Department of Sociology and Social Administration.

**Haberland, Eike**

1963 *Völker Süd-Äthiopiens. Ergebnisse der Frobenius-Expeditionen 1950-52 und 1954-56. II : Galla Süd Äthiopiens*. Stuttgart, Kohlhammer.

**Hallpike, Christopher R.**

1972 *The Konso of Ethiopia. A Study of the Values of a Cushitic Society*. Oxford, Clarendon Press.

1976 « The Origins of the Borana Gada System », *Africa* 46 (1) : 48-56.

**Hultin, Jan**

1975 « Social Structure, Ideology and Expansion : The Case of the Oromo of Ethiopia », *Ethnos* 40 : 273-284.

- 1982 « The Oromo Expansion Reconsidered », *North East Africa* I (3) : 1-20.
- 1990 « The Conquest of Land and the Conquest of Fertility : A Theme in Oromo Culture », in Anita Jacobson-Widding & Walter Van Beek, eds, *The Creative Communion : African Folk Models of Fertility and the Regeneration of Life*. Uppsala, Academiae Upsaliensis (« Uppsala Studies in Cultural Anthropology ») : 155-166.
- Kopytoff, Igor, ed.**  
1989 *The African Frontier. The Reproduction of Traditional African Societies*. Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press.
- Kratz, Corinne A.**  
1980 « Are the Okiek really Masai ? or Kipsigis ? or Kikuyu ? » *Cahiers d'Études africaines* 20 (3), 79 : 355-368.
- Kurimoto, Eisei & Simon Simonse, eds**  
1998 *Conflict, Age & Power in North East Africa. Age Systems in Transition*. Oxford, James Currey.
- Lamphear, John**  
1998 « Brothers in Arms : Military Aspects of East-African Age-Class Systems in Historical Perspective », in Eisei Kurimoto & Simon Simonse, eds, *Conflict, Age & Power...* : 79-97.
- Mohammed Hassen**  
1990 *The Oromo of Ethiopia : A History, 1570-1860*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Peatrik, Anne-Marie**  
1995 « La règle et le nombre : les systèmes d'âge et de génération d'Afrique orientale », *L'Homme* 134 : 13-50.  
1999 *La Vie à pas contés. Génération, âge et société dans les hautes terres du Kenya (Méru Tigania-Igembe)*. Nanterre, Société d'ethnologie.
- Pecci, Domenico**  
1941 « Note sul sistema delle Gada e delle classi di età presso le popolazioni Borana », *Rassegna di Studi Etiopici* 1 : 305-321.
- Sahlins, Marshall**  
1961 « The Segmentary Lineage : An Organization of Predatory Expansion », *American Anthropologist* 63 (2) : 322-345.
- Schlee, Günther**  
1998 « Gada Systems on the Meta-Ethnic Level : Gabbra/Boran/Garre Interactions in the Kenyan-Ethiopian Borderland », in Eisei Kurimoto & Simon Simonse, eds, *Conflict, Age & Power...* : 121-146.
- Tamari, Tal**  
1997 *Les Castes de l'Afrique occidentale. Artisans et musiciens endogames*. Nanterre, Société d'ethnologie.
- Tornay, Serge**  
1997 « Afrique orientale : la génération prend de l'âge... et se porte bien », *Journal des Africanistes* 67 (1) : 107-120.  
2001 *Les Fusils jaunes. Générations et politique en pays Nyangatom (Éthiopie)*. Nanterre, Société d'ethnologie.

Éloi Ficquet, *Génération et expansion des Oromo en Éthiopie au XVI<sup>e</sup> siècle*. — L'histoire de l'expansion des Oromo en Éthiopie méridionale, commencée au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, a de longue date été pensée au moyen des mécanismes générationnels complexes qui organisent cette société. Dès 1593, le moine éthiopien Bahrey avait décrit les avancées et les segmentations des conquérants oromo en se référant au rythme de la succession des classes de guerriers. Suivant cette démarche, d'autres clefs anthropologiques peuvent être proposées pour élucider les facteurs initiaux de cette conquête. La constitution de groupes générationnels homogènes implique des procédures de régulation démographique qui déclassent des individus nés hors des cadres de procréation légitime. On peut supposer que ces exclus furent rejetés dans les marges écologiques, dans les terres les plus incultes, où ils formèrent une société de frontière cherchant à obtenir dignité et prospérité par la conquête.

Éloi Ficquet, *Generational Dynamics and the Oromo Expansion in 16th-century Ethiopia*. — The Oromo started spreading in southern Ethiopia in the mid-16th century. For a long time now, this expansion has been set down to the complex generational mechanisms organizing this society. Already in 1593, Bahrey, an Ethiopian monk, described the advances and segmentation of Oromo conquerors in terms of the rhythm of successive warrior classes. In line with this approach, other anthropological factors can be brought to bear to account for Oromo conquest. The formation of homogenous generational groups implies a demographic regulation that rejected the illegitimately born. We can suppose that these persons were pushed out onto the ecological fringes, where land was least suited for farming and where they formed a frontier society and tried to gain dignity and prosperity through conquest.